



M. 2, 524.

H. M. II, 597.



Le Febre,  
Phil.

# HISTOIRE

DE

MADemoiselle

# DE CERNI.

---

*Quem non vidit amat.*

---



A BERLIN,  
De l'IMPRIMERIE ROYALE.

---

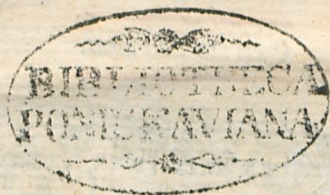
M. DCC. L.

HISTOIRE

DE

MÉTROPOLITAIN

DE CÉRÉES



A. BERLIN

Dr. P. M. ...

...

...





A

SON EXCELLENCE  
MONSEIGNEUR  
LE MARQUIS  
D'ARGENSON,

Commandeur & Chancelier de l'Ordre  
Royal & Militaire de saint Louis, Am-  
bassadeur ordinaire de SA MAJESTE'  
Très-Chrétienne auprès de la Sérénif-  
sime République Helvétique, l'un des  
quarante de l'Academie Françoisé, &c.

**M**ONSEIGNEUR,

*Je suis forcé de convenir  
avec moi-même, avant d'en*

\* ij

faire l'aveu à VOTRE  
EXCELLENCE, que je  
ne puis lui rendre un hom-  
mage moins digne de lui être  
offert, que celui d'une His-  
toriette, aussi dépourvue,  
peut-être, de vraisemblan-  
ce, que de vérité. Encore me  
pardonnerois-je la liberté que  
je prens de distraire VOTRE  
EXCELLENCE, MONSEI-  
GNEUR, de ses sublimes oc-  
cupations, si j'avois à lui  
présenter quelques-uns de ces  
traits consacrés par l'Histoire  
à la gloire des Héros, dont  
VOTRE EXCELLENCE  
tire son illustre origine, &  
la splendeur successive de sa  
maison; mais le grave & im-  
portant problème à soumettre



à la décision d'un grand Mi-  
nistre , qu'aimer sans avoir  
vu!

Je ne reviens point de ma  
hardiesse ; & , malgré tout  
mon empressement à faire ma  
cour à VOTRE EXCEL-  
LENCE , MONSEIGNEUR ,  
je sens que je devois me ré-  
soudre à attendre quelque  
occasion plus favorable. Eh !  
quelle certitude de la trou-  
ver ? La Prose a sa verve ,  
comme la Poësie , & l'Apol-  
lon de l'une est aussi capricieux  
que celui de l'autre. Pour  
moi , je le crois le même : & ,  
dans la crainte d'être trop  
long-tems privé de ses faveurs ,  
j'ose me flatter d'obtenir mon  
excuse de la continuation des

311



*bontés infinies dont VOTRE  
EXCELLENCE a daigné  
tant de fois m'honorer. Heu-  
reux, si cette nouvelle grace  
m'est le présage assuré du suc-  
cès de mes vœux les plus ar-  
dens!*

*Ils seront, toute ma vie,  
de prouver à VOTRE  
EXCELLENCE le zèle  
sincère, vif & très-respec-  
tueux, avec lequel j'ai l'hon-  
neur d'être,*

DE VOTRE EXCELLENCE,

MONSEIGNEUR,

Le très-humble & très-obéissant  
serviteur L. D. V.

HIS.



# HISTOIRE

DE MADEMOISELLE

## DE CERNI.

**L**y avoit peu d'années que la Paix rendue à l'Europe par des Traités entre ses plus grandes Puissances, avoit déterminé le Comte de Cerni à demander à l'Empereur la permission de se retirer du Service de Sa Majesté Impériale, pour retourner en Italie, où l'état des affaires de sa maison exigeoit qu'il se rendît après une absence de plusieurs années.

A ij

Ce Monarque, touché des raisons pressantes que le Comte de Cerni lui avoit alléguées pour obtenir cette grace, ne la lui avoit accordée qu'à regret, & à condition que la Comtesse son épouse demeureroit toujours à la Cour de Vienne, pour y continuer ses fonctions de Dame du Palais de l'Impératrice. Les présens magnifiques, & les honneurs que le Comte reçut alors des mains même de Leurs Majestés Impériales, lui avoient paru un foible dédommagement du sacrifice que l'Empereur venoit d'exiger de lui, en le séparant pour un tems illimité d'une épouse si chere; mais la reconnoissance des grands biens que la Maison d'Autriche avoit répandus sur celle du Comte, ne lui ayant pas laissé la liberté du choix, il avoit été obligé de se retirer seul en Italie, & d'y attendre du

DE M<sup>LLE</sup>. DE CERNI. §

tems & des circonstances les occasions de se réunir à la Comtesse de Cerni.

Son premier soin, en arrivant dans sa Patrie, après s'être rendu à Rome pour y présenter ses respects au Pape, avec lequel il avoit eu des liaisons avant son élévation au Pontificat, avoit été d'aller voir la Marquise de Ferrantino, mere de la Comtesse son épouse, & de la remercier de tous les soins que cette illustre & pieuse Dame avoit eu la bonté de prendre de l'enfance & de l'éducation de la jeune Comtesse de Cerni, sa fille. Cette aimable enfant n'avoit pas encore neuf ans, quand la Marquise de Ferrantino avoit remis ce précieux dépôt entre les mains du Comte, qui depuis ce moment s'étoit fait un plaisir de cultiver cette jeune plante, & de la voir s'embellir de jour en jour des gra-

A iij



ces du corps & de l'esprit. Béatrix, femme bien née & prudente, avoit été chargée par le Comte de donner ses soins à la conduite de sa fille, de cultiver sa mémoire & de lui donner les premiers principes de religion & de politesse : Mademoiselle de Cerni avoit aussi des maîtres de danse & de musique ; mais ce pere tendre s'étoit réservé le soin de lui enseigner lui-même les sciences capables d'élever son esprit aux idées sublimes, & de former son cœur. Il ne l'instruisoit point par des leçons suivies & fatigantes ; mais, sous prétexte de promenades & de conversations agréables, il lui racontoit souvent des traits de la Fable & de l'Histoire, qu'il accompagnoit toujours de quelques remarques curieuses & intéressantes ; il lui présentoit peu de jours après les mêmes événemens dans un autre

DE MILLE. DE CERNI. 7

point de vue, par le récit ou la lecture de quelques Poèmes épiques ou dramatiques, tirés des mêmes sujets, dont il l'avoit entretenu quelques jours auparavant; souvent il lui faisoit réciter des vers, & la faisoit chanter en compagnie, pour lui donner de la hardiesse: comme elle avoit du gout & des graces, il lui témoignoit devant le monde sa satisfaction des louanges qu'elle s'attiroit, & ne la reprenoit jamais qu'en particulier & avec toute la douceur possible.

Mademoiselle de Cerni, sensible à tant de bontés, s'efforçoit de bien faire, pour mieux marquer sa reconnoissance à ce pere enchanté du succès de ses soins; il avoit gagné toute la confiance de sa fille, qui augmentoit en esprit & en beauté, à mesure qu'elle devenoit plus grande. Il lui demandoit quelquefois ce qui la touchoit

§ HISTOIRE

le plus dans le monde : C'est, disoit-elle, mon cher Papa, l'espérance de devenir assez parfaite pour être digne d'être votre fille, & de porter votre nom. Mais, ajouta le Comte un jour qu'elle lui avoit paru un peu plus sérieuse que de coutume, si vous aviez un souhait à faire, dites-moi, ma chere fille, quel en seroit l'objet? Ah! cher Papa, répondit-elle, pouvez-vous me le demander? ai-je d'autres vœux à former que les vôtres? & si vous étiez parfaitement content, me resteroit-il quelque chose à désirer? En disant ces derniers mots Mademoiselle de Cerni poussa un soupir; le Comte l'entendit, & voulant connoître à fond le cœur de sa fille: Je suis charmé, ajouta-t'il, de voir que ma satisfaction vous touche; mais achevez, répondez-moi naturellement: si vous n'aviez qu'à souhaiter pour être satisfaite, que désireriez-vous? Ce seroit, repliqua-



t'elle, d'embrasser en ce moment celle que vous aimez si parfaitement, & que je n'ai jamais eü le bonheur de voir. Ah ! ma chere fille, s'écria le Comte, que vous me charmez par des sentimens si tendres & si satisfaisans pour ceux à qui vous devez le jour ! Oui, vous venez de vous montrer digne d'être notre fille chérie, & le souhait que vous venez de faire, mérite bien la recompense que vous désirez ; soyez certaine que vous verrez bientôt cette mere dont les embrassemens vous seroient si doux, & dont la trop longue absence ne m'a déjà que trop coûté.

Il seroit difficile d'exprimer la joie que causa cette promesse à Mademoiselle de Cerni, qui en marqua sa reconnoissance au Comte en termes si soumis & si respectueux, qu'il en fut extrêmement touché : il mit ordre, avec le plus de diligence qu'il lui fut possible,

à quelques affaires qui lui restoiẽt encore à finir en Italie, & quinze jours après, il fut en état de retourner en Allemagne.

La surveillance du jour pris pour le départ, Mademoiselle de Cerni s'entretenant avec Béatrix, lui avoit ouvert son cœur, sur le regret qu'elle avoit de quitter l'Italie, sans avoir pu se rendre auprès de la Marquise de Ferrantino, pour lui témoigner toute la sensibilité qu'elle conservoit des soins que cette Dame avoit bien voulu prendre d'elle; mais Béatrix, qui entroit parfaitement dans les vues du Comte pour pénétrer les sentimens de Mademoiselle sa fille, avoit fait semblant de ne point approuver que la joie qu'elle devoit avoir d'aller embrasser pour la première fois celle qui lui avoit donné la vie, fût mêlée d'aucune amertume. Mademoiselle de Cerni na-

turellement sensible, mais d'une humeur douce & complaisante, n'avoit osé contrarier les sentimens de Béatrix; & craignant d'ailleurs que la confiance de ce qui se passoit en elle n'eût pu faire quelque peine à un pere qu'elle n'auroit pas voulu risquer d'affliger pour toutes choses au monde, cette aimable fille avoit dévoré ses soupirs en secret, & avoit pris un soin extrême de cacher au Comte les combats que lui coutoit une discrétion dont elle n'étoit pas dans l'habitude de faire usage avec lui. Mais Béatrix, qui n'avoit voulu qu'éprouver sa jeune Maîtresse en feignant de ne pas entrer dans ses vues, en avoit secrètement instruit le Comte, qui sans rien témoigner à sa fille, avoit donné des ordres à ses gens, pour qu'ils prissent d'abord, au lieu de la grande route d'Allemagne, celle

du Château de la Marquise de Ferrantino.

Quelle fut la surprise de Mademoiselle de Cerni, quand à l'aspect de l'avenue de ce Château, elle pût soupçonner que les objets qui se présentoient à ses yeux, étoient les mêmes qu'elle avoit vu six ans auparavant? Son trouble augmentant à mesure qu'elle se confirmoit dans ses soupçons, ne put se cacher plus long-tems, & cédant au désir d'éclaircir un doute si flatteur: *Ah! mon cher Papa*, dit-elle, *où sommes-nous? ou je me trompe, ou c'est le Château de ma bonne Maman que j'apperçois au bout de cette avenue. C'est lui-même*, ma fille, répondit le Comte en l'embrassant, *vous ne vous trompez point, & vous pouvez juger du plaisir que j'ai à vous le dire, par celui que vous avez de vous retrouver ici.* La joie de Mademoiselle de Cerni étoit trop

grande pour lui laisser la force de repliquer ; & serrant , ou baisant les mains du Comte , elle lui marqua mieux sa reconnoissance qu'elle n'auroit pu faire par les termes les plus expressifs.

Arrivés au Château , *Pardon* , dit-elle , *mon cher Papa* , excusez mon impatience ; & ne faisant qu'un saut du carosse à l'appartement de la Marquise , elle fut se jeter dans ses bras , avec tant de précipitation , que cette Dame en demeura immobile , & ne put prononcer que ces mots : *Ah , Ciel ! c'est ma chere enfant* . Elles se tinrent embrassées jusqu'à l'arrivée du Comte de Cerni & de Béatrix ; la Marquise les reçut avec toutes les marques de la plus parfaite satisfaction ; elle remercia plusieurs fois le Comte du plaisir qu'il lui faisoit de la venir voir dans sa solitude , & de lui amener sa chere enfant .

Elle ne pouvoit se lasser de la voir & de la caresser, & de lui faire mille questions obligantes, auxquelles la jeune Comtesse répondoit avec toute la modestie possible. La Marquise fit embellir, à cette occasion, tous les appartemens du Château : les peintures des plus grands maîtres d'Italie, & l'or des sculptures les plus soignées réfléchissoient dans des glaces éclairées par des lustres de cristal de roche ; le souper fut exquis sans profusion, & la Marquise y chanta la première, pour encourager son gendre & sa fille, qui s'en aquitterent tous deux si bien, que la Marquise les engagea à chanter leur partie dans un concert qu'elle devoit donner le lendemain à l'occasion du mariage du Baron d'Austerlitz, ancien Officier Allemand, avec la Comtesse d'Arдона.

Cette aimable Veuve, née en

France d'une Famille plus illustre qu'opulente, étoit devenue fort chere à la Marquise de Ferrantino, par la manière dont elle avoit vècu avec le feu Comte d'Arдона, Seigneur Napolitain, neveu de la Marquise.

Le Comte de Cerni, & Mademoiselle sa fille furent charmés de cette occasion de donner à Madame de Ferrantino des marques de leur reconnoissance & de leur considération pour elle, & pour les personnes qui avoient l'honneur de lui être alliées. Ils lui promirent tout ce qu'elle voulut, & se retirèrent chacun dans l'appartement qui lui avoit été préparé,

Pour payer à Morphée un tribut nécessaire.

Le lendemain, dès que la jeune Comtesse fut éveillée, elle s'habilla le plus diligemment qu'il lui fut

possible, & voulut se parer d'une robe de moire blanche & argent, que le Comte de Cerni lui avoit fait faire pour paroître à la Cour de Vienne. Aussi-tôt qu'elle fut habillée, elle courut à l'appartement de Monsieur son Pere, qu'elle n'y trouva point, & se rendit du même pas à celui de sa chere Maman, qu'elle trouva levée & prenant son chocolat.

La Marquise fut enchantée de l'air de noblesse & de douceur de Mademoiselle de Cerni dans cette parure : elle avoit les yeux bleus & touchans, la peau fine & d'une blancheur à éblouir, le teint animé & d'un coloris admirable ; sa taille étoit élevée & bien prise, sa tête petite & placée à merveille ; elle avoit la bouche un peu grande, mais ornée de fort belles dents, les lèvres bien bordées, & plus vermeilles que le corail, le nez par-  
parfai-



parfaitement beau, les sourcils en arcades, les cheveux châteins d'une finesse extrême, & les plus jolies mains du monde.

*Vous êtes très-bien, dit la Marquise, ma chere fille; mais il manque quelque chose à votre coiffure que j'y veux ajouter.*

Madame de Ferrantino se fit alors apporter un petit coffre d'écaille, garni de vermeil, d'où elle tira une aigrette de diamans qu'elle voulut placer elle-même; elle tira ensuite du même coffre, son portrait entouré de rubis & monté en brasselet, qu'elle noua au bras de Mademoiselle de Cerni, en lui disant: *Ma chere fille, je vous prie de conserver toute votre vie ces ornemens pour vous souvenir de moi; regardez-les moins comme des parures du corps capables de vous faire briller, que comme des monumens de ma tendresse, propres à vous re-*

*mettre tous les jours devant les yeux l'éclat des vertus dont votre ame doit être embellie, à l'exemple des ayeux qui vous les ont transmises avec une illustre origine; car les avantages d'une grande naissance qui nous mettent plus en vue, ne nous ont été accordés que pour nous engager à nous rendre plus dignes de servir de modèles à nos descendans, & d'appuis à nos inférieurs.*

Mademoiselle de Cerni, pénétrée des bontés de la Marquise, en accepta les marques avec soumission, & lui promit de garder aussi fidèlement les loix qu'elle prescrivoit à son cœur, que les précieux gages de sa tendresse, dont elle venoit de l'honorer.

Le Comte de Cerni, qui avoit été faire le tour du Parc, arriva dans ce moment, & bien étonné de voir sa fille si brillante, demanda en riant à la Marquise, si

c'étoit là Madame la Comtesse d'Arдона. *Oui*, répondit la Marquise sur le même ton, *c'est même, s'il vous plaît, Madame la Baronne d'Austerlitz.*

Tandis qu'ils continuoient à plaisanter de la sorte, on annonça la véritable Baronne d'Austerlitz, son nouvel époux, & plusieurs Seigneurs & Dames du voisinage. La Marquise de Ferrantino, qui n'étoit point encore habillée, pria son Gendre & sa Fille de vouloir bien aller recevoir la compagnie, & la faire passer dans le grand salon préparé pour le festin. L'un & l'autre firent parfaitement les honneurs du Château, & tout le monde fut enchanté des graces & de la politesse de Mademoiselle de Cerni. La nouvelle Mariée fut charmée de trouver dans une proche parente du feu Comte d'Arдона, qu'elle avoit aimé éperdûment,

une ressemblance & des égards qui lui rappelloient ceux que ce cher époux avoit toujours eus pour elle, & conçut dès ce moment pour Mademoiselle de Cerni, les premiers sentimens qu'une tendre amitié fait naître.

Leur conversation fut interrompue par l'arrivée de la Marquise de Ferrantino, qui fit galamment ses excuses de n'avoir pu paroître d'abord, ayant été prévenue dans la satisfaction qu'elle devoit recevoir, par la prompte arrivée de toute la compagnie; elle embrassa tendrement Madame la Baronne d'Austerlitz, & toutes deux cachèrent quelques larmes qu'elles ne purent s'empêcher de donner au souvenir du feu Comte d'Ar dona, fils du frere unique de la Marquise de Ferrantino, & seul héritier des grandes terres de sa Maison. La Marquise remit à in

autre moment à lui demander des nouvelles du jeune Marquis d'Arдона, fils de la Baronne d'Austerlitz, pour féliciter Monsieur le Baron de son choix, & le remercier de l'honneur qu'il avoit fait à toute la famille, par son alliance, avec la veuve du Comte d'Arдона, le priant de vouloir bien servir de pere au jeune Marquis d'Arдона, son petit neveu, qu'elle aimoit tendrement.

Le Baron d'Austerlitz répondit à la Marquise avec beaucoup de politesse, & tout le respect dû à une Dame de sa qualité & de son mérite : il ajouta qu'il seroit trop heureux de pouvoir lui donner des preuves de ses sentimens pour elle, dans la personne de son petit neveu, & qu'il presseroit le plus qu'il pourroit son retour de France, où il étoit allé faire ses exercices sous les yeux de la fa-

mille de Madame sa mere, pour lui donner plutôt des preuves de l'amitié qu'il lui avoit vouée, en donnant la main à Madame la Comtesse d'Arcona, & dont les bontés que Madame de Ferrantino vouloit bien avoir pour lui, & pour Madame d'Austerlitz, refferroient encore les neuds.

Après ces premières politesses, la Marquise gracieuse beaucoup la compagnie, & l'invita à se livrer à la joie qu'inspiroit le motif qui lui procuroit l'honneur de la recevoir chez elle : on servit, le repas fut gai & somptueux ; la Marquise en fit tous les honneurs avec le Comte de Cerni & Mademoiselle sa fille, qui ne parut pas plus embarrassée que si elle eût été accoutumée à figurer dans un si grand monde. Madame la Baronne d'Austerlitz contribua beaucoup de son côté par l'enjoûment & la finesse

de son esprit à la gayeté de tous les conviés. Le Baron, qui l'aimoit passionnément, étoit au comble de ses vœux, & n'avoit des yeux que pour elle : ce Seigneur avoit beaucoup d'esprit & de savoir vivre ; & son âge un peu avancé ne l'empêchoit pas d'être de la meilleure humeur du monde. On s'anima beaucoup sur la fin du repas ; & sans sortir de la décence & du respect dû aux Dames, la conversation devint brillante & très-joyeuse ; on but des liqueurs, on rit beaucoup, & l'on prit le café ; ensuite on descendit au jardin, où Mademoiselle de Cerni accompagna la nouvelle mariée.

Ce fut là que le rapport d'humeur qui étoit entre elles, commença à les intéresser d'une manière plus intime l'une pour l'autre, & à jeter les premiers fondemens de leur amitié. Mademoi-

felle de Cerni s'étendit beaucoup sur la tendresse infinie que Monsieur son pere avoit pour elle, la conversation qui avoit occasioné leur départ pour l'Allemagne, & l'agréable surprise que lui avoit causée leur arrivée au Château de la Marquise. La Baronne, toute occupée de la tendre amitié qu'elle avoit pour son cher fils, faisoit l'occasion de la parenté qui étoit entre le jeune Marquis d'Ardena & Mademoiselle de Cerni, pour épancher son cœur sur la peine qu'elle ressentoit de le savoir si éloigné d'elle, & de s'être trouvée contrainte, par rapport au peu de fortune dont elle jouissoit depuis son veuvage, de quitter un nom qui lui étoit si cher, pour prendre celui de Baronne d'Austerlitz.

De tous les avantages que les aimables personnes du sexe ont sur



l'autre partie de l'humanité, il n'en est aucun qu'elles possèdent à un degré aussi éminent, que le talent de peindre vivement leurs pensées, & de rendre les objets qui les occupent, pour ainsi dire, présens à ceux qu'elles en entretiennent. Cette tendre mere fit à la jeune Comtesse une peinture si gracieuse & si intéressante de la figure & du caractère de son cousin, que Mademoiselle de Cerni en fut véritablement touchée, & ne put s'empêcher de dire à Madame d'Austerlitz, qu'elle étoit trop séduisante, & qu'il n'y avoit pas moyen de s'empêcher de prendre autant de part qu'elle-même aux choses dont elle étoit affectée, qu'il n'étoit pas bien à elle de lui faire acheter si cher la douceur infinie du plaisir qu'on ressentoit à la voir & à l'entendre, & qu'une volupté si parfaite auroit bien dû

n'être mêlée d'aucun regret capable d'en détourner l'attention.

Il ne faut pas, ma chere Cousine, répondit la Baronne en souriant, que vous me reprochiez de vous avoir intéressée pour un fils qui m'est extrêmement cher; l'honneur qu'il a de vous appartenir, vous autorise à lui savoir bon gré d'avoir du mérite, pour se rendre plus digne du sang dont vous sortez tous deux: si je puis me flatter que l'amitié que vous m'avez d'abord inspirée, obtienne le retour que je désire, soyez sûre que vous ne m'en pourrez jamais donner aucune marque aussi précieuse, que celle de vouloir bien y faire participer ce fils, dont l'absence me touche si sensiblement.

Dans ce moment, Madame de Ferrantino s'approcha d'elles, & leur proposa de venir répéter la partie qu'elles avoient à chanter

au concert que l'on alloit bientôt commencer. Madame d'Austerlitz & Mademoiselle de Cerni reprirent aussi-tôt le chemin du Château avec la Marquise, qui fit signe au Comte d'avertir les personnes qui se promenoient dans le jardin, & qui devoient chanter ou jouer de quelque instrument.

Tout le reste de la compagnie suivit bientôt après, & le concert commença. Les voix, la symphonie & le tout ensemble firent grand plaisir; & la Marquise en parut très-contente: les nouveaux mariés lui firent beaucoup de remerciemens de cette galanterie, & de la bonne réception qu'elle leur avoit faite. Comme les jours étoient déjà fort augmentés, & que l'on étoit en pleine lune, ils prièrent Madame de Ferrantino de trouver bon qu'ils prissent congé d'elle; & malgré les instances qu'elle fit pour

les retenir, toute la compagnie que Monsieur & Madame d'Austerlitz avoient amenée, se retira avec eux pour reprendre la route de leur Château.

Mademoiselle de Cerni n'avoit pu voir partir la Baronne d'Austerlitz sans être extrêmement touchée d'une si prompte séparation : la peine que la jeune Comtesse en avoit ressentie n'avoit pu être diminuée que par la promesse mutuelle que ces deux nouvelles amies s'étoient faite d'entretenir ensemble un commerce de lettres & d'amitié. Cette consolation paroissoit suffisante à Mademoiselle de Cerni dans l'espoir que quelque occasion de se rapprocher de la Baronne pourroit assez facilement se rencontrer par la suite ; mais un sentiment confus qu'elle ne démêloit pas bien, lui rappelloit souvent la conversation qu'elles avoient eue.

ensemble au fujet du jeune Marquis d'Arcona, & la faisoit quelquefois tomber dans une rêverie, qu'elle attribuoit à un mouvement de curiosité, naturel à une personne de son âge. Heureusement les devoirs qu'elle avoit à rendre à Monsieur son pere & à Madame de Ferrantino, & la nécessité de profiter de tous les momens qu'elle avoit encore à rester auprès d'elle, pour lui témoigner sa reconnoissance de toutes les marques de tendresse qu'elle en recevoit, faisoient diversion à ces idées; & la jeune Comtesse cherchoit elle-même à les dissiper, parce que le plaisir qu'elles lui procuroient, étoit mêlé d'un certain trouble que sa vivacité l'empêchoit de supporter sans impatience.

Enfin, la Marquise, pressée par Monsieur de Cerni, après avoir retardé le plus qu'il lui fut possi-

ble, la continuation de son voyage, fut obligée de consentir à le voir s'éloigner d'elle avec sa chere fille, que l'esprit & les sentimens qu'elle avoit eu le loisir de remarquer en elle, avoit rendue encore plus chere à cette Dame. Il en couta beaucoup à l'une & à l'autre pour se résoudre à cette séparation, & le Comte y fut aussi très-sensible. Bien des larmes répandues, & mille tendres embrasemens adoucirent un peu les rigueurs du moment fatal du départ; & l'on reprit la route d'Allemagne, dans le même ordre que l'on s'étoit rendu au Château de la Marquise de Ferrantino.

Le Printems avançoit, les chemins étoient déjà assez beaux, & le Comte prenoit tous les soins possibles pour faire éviter à Mademoiselle de Cerni une partie des fatigues d'un si long voyage. Ils

marchoient à petite journée, & s'arrêtoient dans les villes qui méritoient d'être vues à loisir. Rien n'échappoit à leur curiosité; & le Comte prenoit occasion de tout ce qu'ils avoient trouvé digne d'être remarqué pour orner l'esprit de Mademoiselle sa fille de mille connoissances agréables. Sa conversation étoit toujours aussi amusante qu'instructive; & Mademoiselle de Cerni avoit un plaisir singulier à l'entendre.

Ils approchoient enfin du terme de leur voyage, & n'étoient pas à douze lieues de Vienne, lorsqu'un Cavalier bien fait & superbement monté, s'approche avec autant de politesse que de vivacité, de la portière du carosse, & demande s'il n'a pas l'honneur de parler à Monsieur le Comte de Cerni. *C'est moi-même, Monsieur,* répond le Comte en faisant signe

au cocher d'arrêter; puis-je savoir ce qui vous engage à me faire cette question? C'est, Monsieur, répond le Cavalier, l'empressement que j'ai d'exécuter les ordres que j'ai reçus de la Baronne de Neufbourg ma mere, de vous prier, de sa-part, de lui faire l'honneur de venir vous reposer à son Château, que vous voyez assez près d'ici, & où elle s'est rendue depuis peu de jours, à dessein de vous y recevoir avec Mademoiselle.

Monsieur de Cerni, qui avoit fait plusieurs campagnes avec feu Monsieur le Baron de Neufbourg, & connoissoit fort Madame son épouse, reçut l'offre qu'elle lui faisoit faire par Monsieur son fils avec toutes les marques possibles de satisfaction & de reconnoissance: & après avoir témoigné à ce jeune Seigneur la joie qu'il avoit d'être redevable à l'attention & à la politesse de Madame de Neufbourg



bourg de l'honneur de faire connoissance avec lui , ils prirent tous ensemble le chemin du Château de Neufbourg , un des plus beaux de toute l'Autriche , où Madame la Baronne les attendoit avec impatience dans le premier vestibule.

Dès que Monsieur le Comte de Cerni parut , Madame de Neufbourg vint précipitamment au-devant de lui pour le recevoir. Mais quelle fut sa surprise , & celle de Mademoiselle de Cerni , quand une Dame , d'une grande beauté , qui étoit avec la Baronne , s'approchant vivement du Comte , l'embrassa avec transport , & lui donna les noms les plus tendres ! Cet accueil & l'excès de la joie qui perçoit à travers l'étonnement du Comte , fit connoître à l'instant à la jeune Comtesse celle qui en étoit la cause. Elle se jeta aux genoux de sa mere , qu'elle tint

un moment embrassés. *Que faites-vous, ma chere fille,* dit la Comtesse de Cerni? *je souffre trop à vous voir dans cette posture; les marques de votre respect me privent de celles de votre amitié.* En même-tems la Comtesse se baissa pour la relever, & la ferrant entre ses bras, lui donna les témoignages les plus sensibles du plaisir qu'elle avoit à la voir. Alors la Baronne de Neufbourg embrassa à son tour Mademoiselle de Cerni, & la prenant par la main, fit entrer toute la compagnie dans le salon prochain du vestibule.

Après les premiers complimens, la conversation roula quelque tems entre Monsieur de Cerni & la Baronne, sur la valeur & les services de feu Monsieur le Baron de Neufbourg, & sur les liaisons que Monsieur de Cerni avoit eues autrefois avec ce Seigneur. La Ba-

ronne de Neufbourg, Dame extrêmement polie & spirituelle, fait cette occasion de présenter Monsieur son fils au Comte, & de lui demander pour le jeune Baron une partie des bontés dont il avoit honoré Monsieur son pere. Monsieur de Cerni gracieux beaucoup Monsieur de Neufbourg, & lui offrit tous les services dont il le jugeroit capable: Madame de Neufbourg parut très-sensible à l'accueil que le Comte fit au jeune Baron, qu'elle chargea de faire présenter aux voyageurs tout ce qui pourroit leur être agréable. On leur servit un moment après des rafraichissemens; & la Baronne jugeant bien qu'ils avoient besoin de repos, les voulut conduire elle-même dans l'appartement qu'elle leur avoit destiné.

Il faudroit avoir aimé bien tendrement, & avoir éprouvé pen-

dant plusieurs années les tourmens de l'absence, pour pouvoir se représenter les transports de joie que Monsieur & Madame de Cerni firent éclater quand ils se trouverent en liberté. La présence d'une fille aussi aimable que Mademoiselle de Cerni, augmentoit encore les charmes d'une réunion si délicieuse; & cette chere fille étoit si pénétrée de la tendresse qui reugnoit entre ces illustres époux, & dont elle recevoit à son tour mille témoignages, qu'elle sentit naître en elle des mouvemens inconnus, qui partageoient son ame entre la satisfaction la plus vive, & un trouble secret, qui augmentoit à mesure qu'elle cherchoit à le calmer. Dès qu'elle put être seule, elle chercha à démêler s'il étoit possible que la joie de se voir réunie à une mere qu'elle venoit de voir pour la première fois de sa vie,

fut la seule cause de l'émotion de son cœur , & si la tendresse mutuelle des auteurs de ses jours avoit été capable de lui communiquer les mouvemens dont il se sentoit agité. Plus elle réfléchissoit sur ce qui se passoit en elle , moins elle en pouvoit découvrir la véritable cause. Passant incessamment d'une idée à une autre , tantôt elle admiroit les merveilleux effets du constant attachement de deux époux tendrement unis , tantôt elle se rappelloit la charmante peinture que la Baronne d'Austerlitz lui avoit faite du jeune Marquis d'Arzona ; mais elle ne saisissoit point le rapport que ces différentes idées pouvoient avoir entre elles ; & la vivacité de son imagination , loin de fixer l'incertitude de son ame , ne servoit qu'à l'égarer dans un dédale de pensées confuses , où elle ne pouvoit se retrouver.

Mademoiselle de Cerni étoit encore ensevelie dans ces réflexions, quand on vint avertir qu'on avoit servi; elle descendit avec le Comte & la Comtesse, & l'on se mit à table. Pendant le repas, on s'entre tint des différentes circonstances de leur voyage, & l'on n'oublia pas la réception gracieuse que la Marquise de Ferrantino leur avoit faite. La conversation tomba ensuite sur le mariage de la Comtesse d'Arzona avec le Baron d'Austerlitz. Cette Dame n'avoit pas manqué d'en faire part à Madame la Comtesse de Cerni par une lettre très-polie & très-touchante à ce sujet, que Madame de Cerni remit à Monsieur son époux, & dont elle le pria, à la sollicitation de Madame de Neufbourg, de vouloir bien faire tout haut la lecture.

C'étoit assez qu'elle fût écrite par la Baronne d'Austerlitz pour inté-

resser la jeune Comtesse. Mais elle ne put entendre sans émotion tout ce que cette lettre contenoit de tendre pour le Marquis d'Arдона; ses yeux & son teint en prirent un nouvel éclat, & le Baron de Neufbourg qui l'observoit avec attention, la trouva si belle en ce moment, qu'il se sentit pénétré de la plus vive impression que l'amour puisse faire sur un jeune cœur. Si les yeux de Mademoiselle de Cerni s'étoient alors tournés du côté du jeune Baron, elle auroit facilement remarqué le pouvoir qu'ils prenoient sur son ame; mais préoccupée du souvenir de l'amitié qu'elle avoit vouée à la Baronne d'Austerlitz, & de la part qu'elle prenoit à tout ce qui étoit cher à cette amie, la jeune Comtesse étoit bien éloignée de s'apercevoir du trouble du Baron de Neufbourg.

Quoique ce Seigneur fut encore dans l'âge où les passions extrêmement vives, écoutent rarement les conseils de la raison, il ne céda pas d'abord au panchant qu'il sentit pour la jeune Comtesse, ou du moins il fit tous ses efforts pour lui dérober la connoissance des sentimens que le respect qu'il avoit pour elle l'empêchoit de laisser paroître. Il se dédommagea de la contrainte que lui causoit le silence qu'il s'étoit imposé par le plaisir de la voir & de l'entretenir; mais le bonheur de jouir de cette délicieuse vue, & les charmes de la conversation de la jeune Comtesse donnoient tous les jours des forces nouvelles à l'amour du Baron: il devint rêveur & taciturne; ses yeux appesantis n'annonçoient plus cette aimable vivacité d'imagination qui donne tant de brillant à la jeunesse;



Les roses de son teint, animé par les ris,  
Avoient cédé la place à la blancheur des lis.

Il ne fut pas difficile à Madame de Neufbourg d'imaginer la cause d'un tel changement : elle auroit eu plus de peine à comprendre comment son fils, exposé tous les jours à voir les charmes de Mademoiselle de Cerni, eût pu conserver sa liberté & son enjoûment ordinaire. Inquiète de l'état où elle le voyoit, la Baronne chercha à le dissiper par les parties de plaisir ordinaires à la campagne. La promenade, la pêche & la chasse qu'elle savoit être fort de son gout, furent inutilement égayées par l'enjoûment de la bonne compagnie des environs, qu'elle y invita, & le peu de succès de ses soins la fit penser à un remède plus efficace contre le poison qui s'étoit glissé dans l'ame du jeune Cavalier.

Pour arriver au but qu'elle s'é-

toit proposé, la Baronne de Neufbourg commença par faire part à Madame de Cerni de l'affliction que lui causoit la langueur du Baron, & de la persuasion où elle étoit que le mérite & la beauté de Mademoiselle sa fille en avoient pu seuls être cause; &, sans laisser à la Comtesse le loisir de répondre, lui déclara le désir qu'elle auroit de procurer à ce cher fils une prompte guérison, en unissant par les liens d'un heureux mariage, deux familles depuis long-tems unies par les neuds d'une étroite amitié.

La réponse de Madame de Cerni ne fut point incertaine, & elle assura son amie, dans les termes les plus tendres, de la joie qu'elle auroit de pouvoir contribuer à sa satisfaction & à celle de Monsieur son fils, par une alliance qui feroit tant d'honneur à Mademoiselle de Cerni; qu'étant à la veille de se rendre

avec Monsieur son époux à Vienne, son premier soin, en y arrivant, seroit de le disposer aux propositions qu'elle jugeroit à propos de lui faire, dont elle pouvoit l'assurer par avance qu'ils se trouveroient l'un & l'autre extrêmement flattés.

La Baronne, charmée de la réponse de son amie, lui en marqua sa joie par ses embrassemens, & les assurances de la plus vive & la plus durable reconnoissance. Elle fit ensuite mille caresses & amitiés à Mademoiselle de Cerni, qui survint, sans lui rien témoigner du sujet de l'entretien qu'elle venoit d'avoir avec Madame sa mere, & lui demanda si elle ne seroit pas bien-aïse de voir les beautés de la Ville Capitale d'Autriche, où la Comtesse venoit de lui dire qu'elle la devoit mener incessamment.

*L'idée que je me fais, répondit*

la jeune Comtesse, de la magnificence de la Ville & de la Cour de Vienne, seroit peu capable de me toucher, si je n'y suivois les pas d'un pere & d'une mere dont la vue m'est plus précieuse que celle de toutes les richesses du monde, que je ne puis posséder, comme mes sentimens pour les auteurs de mes jours me donnent lieu de présumer que je possède leur cœur. Mais, Madame, si la douceur attachée à cette possession peut être augmentée, c'est certainement par le plaisir de pouvoir vous faire ma cour, en cette Ville, comme en votre Château, & de tâcher d'y mériter l'honneur des bontés que votre amitié pour Madame de Cerni fait retomber sur moi.

Dans ce moment, une des femmes de Madame de Neufbourg vint l'avertir que Monsieur le Baron étoit rentré avec le frisson, & qu'il venoit de se mettre au lit. La Baronne monta aussi-tôt à l'appar-

tement de son fils ; Madame de Cerni voulut la suivre , mais Madame de Neufbourg l'en empêcha : les soins qu'elle prit eurent tout le succès possible , & le malade en fut quitte pour un léger accès de fièvre. Le lendemain il se leva ; mais la crainte d'un second accès détermina la Baronne à proposer à Monsieur & à Madame de Cerni de se rendre avant la nuit à Vienne , pour être plus à portée des secours nécessaires. Le Comte & la Comtesse entrèrent avec empressement dans la prudente inquiétude de Madame de Neufbourg ; toute la compagnie partit ensemble , & arriva de jour , sans aucun accident.

Le mouvement du carosse ayant un peu fatigué le jeune Baron , il eut encore quelque ressentiment de fièvre la nuit suivante , & Monsieur le Comte de Cerni , qui se

rendit le lendemain matin à l'Hôtel de Neufbourg pour favoir par lui-même l'état de la santé du Baron, lui trouvant le visage enflammé, conseilla à Madame sa mere en se retirant de faire appeller un Médecin. Cette Dame remercia fort Monsieur de Cerni de l'interêt qu'il vouloit bien prendre à la santé d'un fils qu'elle aimoit tendrement; mais elle différa de suivre ce conseil, jusqu'à ce qu'elle eût fait l'expérience d'un remède, qu'elle jugea plus spécifique pour son mal, que tous ceux de la Pharmacie.

Le Baron se trouvant mieux dans l'après-midi, dit à Madame de Neufbourg, qu'il croyoit que l'air lui feroit du bien, & qu'il avoit envie d'aller remercier Monsieur le Comte de Cerni de l'honneur qu'il lui avoit fait. Malgré la foiblesse où il étoit, Madame de Neufbourg auroit eu peine à le retenir,

si elle n'avoit joint l'autorité aux prières , pour le dissuader de s'exposer à sortir, en l'assurant qu'il reverroit bientôt l'objet de son amour, qu'elle comptoit inviter pour le lendemain à dîner avec Monsieur le Comte de Cerni & Madame son épouse.

Le Baron demeura interdit à ce discours, baissa les yeux, & garda un profond silence. Madame sa mere, qui vit clairement alors la justesse de ses conjectures, dit au Baron : *Ne rougissez point devant moi, mon cher fils, d'une passion qui ne peut me déplaire qu'autant qu'elle prend sur votre santé; Mademoiselle de Cerni a autant de mérite que de naissance; elle est jeune, elle est belle, & mérite bien les sentimens que j'ai connu qu'elle vous avoit inspirés: si j'ai quelque lieu de me plaindre de vous, c'est de m'avoir fait un mystère du feu qui vous consume; cet aveu*

*n'auroit fait que hâter le moment de votre bonheur, que je désire autant que vous-même.*

Le Baron, enchanté d'un discours si peu attendu, se jetta aux genoux de la Baronne, pour lui en marquer sa reconnoissance: *Ah! Madame, lui dit-il, quelle joie peut être égale à celle que vous me causez en ce moment? Vous approuvez ma tendresse, mes maux sont finis, vos promesses remplissent mon cœur des plus douces espérances.*

La Baronne, charmée de voir l'efficacité du remède, voulut en augmenter la dose, par la confiance qu'elle fit à son fils de la conversation qu'elle avoit eue à son sujet avec son amie, avant leur départ de la campagne. La réponse favorable qu'il apprit que la Comtesse avoit faite à Madame de Neufbourg, mit le comble à sa joie, & acheva sa guérison. Il demanda en  
grace



grace à Madame sa mere d'être lui-même porteur de la lettre d'invitation qu'elle devoit écrire : la tendre mere y consentit, pourvu qu'il se sentît assez bien le lendemain matin pour soutenir le carrosse, & l'émotion que lui pourroit causer cette visite. Il répondit de tout ; & se croyant déjà le plus heureux des Amans,

Aux douceurs du repos livra toute son ame,  
Fondé sur le flatteur espoir  
D'avoir le plaisir de revoir  
Le charmant objet de sa flamme.

Si cet espoir fut doux, le plaisir qui le suivit fut extrême. Le Comte prévenu par son épouse des vues de la Baronne, redoubla d'attentions & d'égards pour le jeune Baron : Madame de Cerni le reçut avec des graces infinies, & la vue de la jeune Comtesse, toute brillante des dons de la Marquise de Ferrantino, acheva de le charmer.

D

Il eût voulu parler, mais les choses n'étoient pas assez avancées pour qu'il lui fût permis de se déclarer; & il favoit bien qu'un aveu précipité pourroit lui faire perdre à jamais le fruit de la première démarche que la tendresse maternelle avoit fait faire à Madame de Neufbourg, en sa faveur. Ses yeux tendres & plus animés qu'à l'ordinaire, exprimoient assez l'ardeur que la raison & l'interêt même de sa passion le forçoient de renfermer dans son sein; & la promesse que le Comte & la Comtesse lui firent de se rendre, avec Mademoiselle leur fille, aux ordres de Madame la Baronne de Neufbourg, lui parut le plus heureux dédommagement de la contrainte que lui avoit causée un si rigoureux silence.

A peine le jeune Baron avoit-il pris congé du Comte & de la Comtesse de Cerni, que cette Da-

DE M<sup>LLE</sup>. DE CERNI. 51  
me reçut une lettre d'Italie, dont  
elle reconnut que l'adresse étoit de  
la main de Madame la Marquise  
de Ferrantino. Elle étoit conçue  
en ces termes :

„ J'apprens avec bien de la sa-  
„ tisfaction, ma chere fille, par  
„ la lettre de Monsieur de Cerni,  
„ l'heureuse nouvelle de son arri-  
„ vée, avec notre chere enfant,  
„ en Autriche, & de l'agréable  
„ surprise que Madame la Baronne  
„ de Neufbourg lui a ménagée,  
„ en vous y faisant rencontrer  
„ ensemble à son Château. Je re-  
„ connois Madame de Neufbourg  
„ à ce procédé; & Monsieur le  
„ Baron d'Austerlitz, qui a eu sou-  
„ vent l'honneur de la voir à la  
„ Cour de Vienne, m'entretient  
„ souvent du mérite distingué de  
„ cette Dame, dont Monsieur de  
„ Cerni m'avoit déjà vanté les  
„ vertus éminentes. Vous m'obli-

D ij

» gerez, ma chere fille, de l'affu-  
» rer de mon respect, & de la  
» reconnoissance infinie quem'inf-  
» pient les bontés dont elle ho-  
» nore ma famille. Suppliez-la,  
» de ma part, de vouloir bien les  
» étendre fur mon petit neveu,  
» le Marquis d'Arдона, que vous  
» me ferez plaisir de lui présenter  
» à son arrivée à Vienne; il doit in-  
» cessamment s'y rendre pour con-  
» clurre un mariage extrêmement  
» avantageux, que le Baron d'Auf-  
» terlitz a projectté en sa faveur,  
» & dont il vient de me faire part.  
» L'épouse qu'il lui destine, est  
» fort jeune, ayant été mariée à  
» treize ans au Marquis de Tarc-  
» zin, Seigneur Polonois, dont  
» elle est restée veuve, sans en-  
» fans, au bout de six mois de  
» mariage. Depuis un an qu'elle a  
» perdu Monsieur son époux en  
» Pologne, elle s'est rendue en

„ Autriche , où elle fait actuelle-  
 „ ment sa résidence , auprès de  
 „ Madame la Comtesse de Tulln ,  
 „ sa mere , sœur du Baron d'Auf-  
 „ terlitz. Madame de Neufbourg  
 „ doit connoître cette Dame, dont  
 „ les terres sont voisines de celles  
 „ de Madame la Baronne. Rien  
 „ ne manqueroit à la joie que je  
 „ ressens de l'établissement de mon  
 „ petit neveu , si mon âge me per-  
 „ mettoit d'entreprendre le voyage  
 „ d'Allemagne pour être témoin  
 „ de sa félicité. Embrassez pour  
 „ moi Monsieur votre époux , &  
 „ notre chere enfant , aussi tendre-  
 „ ment que je vous embrasse , ma  
 „ chere fille , de tout mon cœur ,

*La Marquise de Ferrantino.*

Dès que la Comtesse eut ache-  
 vé de lire , elle courut à l'appar-  
 tement de son mari , pour lui

faire part des nouvelles qu'elle venoit d'apprendre. La considération & l'attachement de Monsieur de Cerni pour Madame son épouse, & pour toute sa famille, le rendirent extrêmement sensible à tout ce que la lettre de la Marquise contenoit d'intéressant pour elle; mais ils convinrent ensemble de ne point ébruiter le projet du mariage du Marquis d'Arдона jusqu'à son retour de France, & de ne parler à Madame de Neufbourg que de ce qui la regardoit personnellement dans cette lettre.

Le premier soin de Madame de Cerni en arrivant à l'Hôtel de Neufbourg, fut de s'aquitter de toutes les politesses dont Madame sa mere l'avoit chargée pour la Baronne de Neufbourg, & de lui demander de la part de Madame de Ferrantino la continuation de l'honneur de sa bienveillance pour

toute sa famille. Madame de Neufbourg lut, en ce moment, dans les yeux de son fils, la réponse qu'il désiroit qu'elle fit à la Comtesse; &, après avoir marqué à Monsieur & à Madame de Cerni sa sensibilité à l'honneur qu'ils lui faisoient, de lui donner des nouvelles si obligeantes de Madame la Marquise de Ferrantino, elle les supplia de l'assurer du respect & de l'attachement qu'elle avoit voué pour toujours à cette Dame & à sa famille, en attendant qu'elle s'aquittât elle-même de ce devoir; ajoutant qu'elle n'attendoit que la décision que Monsieur & Madame de Cerni auroient la bonté de faire du sort de son fils, dont la santé & la vie étoient entre leurs mains.

*Seroit-il bien possible, Madame, dit le Comte de Cerni, que nous fussions assez heureux pour pouvoir*

*contribuer à la santé & conservation de Monsieur le Baron? N'en doutez point, Monsieur le Comte, reprit Madame de Neufbourg; vous tenez, avec Madame la Comtesse, le fil de sa destinée, & si mes prières & notre ancienne amitié sont capables d'obtenir....* Elle alloit achever, lorsqu'au moment le plus intéressant pour le jeune Baron, on vint annoncer que Madame la Baronne étoit servie; chacun se tut, & l'on fut se mettre à table: Mademoiselle de Cerni ne mangea presque pas; & quoique le discours qu'elle venoit d'entendre ne fût pas entièrement éclairci, elle comprit bien quelles pouvoient être les vues de Madame de Neufbourg, & eut assez de peine à dissimuler l'inquiétude qu'elles lui causoient. Le Baron attentif crut entrevoir l'embarras de la jeune Comtesse, & résolut de s'en éclaircir.



Après le dîner la compagnie étant descendue au jardin, il voulut profiter du moment que Madame sa mere paroissoit occupée avec Monsieur & Madame de Cerni, pour engager Mademoiselle leur fille à lui apprendre la cause de la rêverie où elle paroissoit plongée. Mais la jeune Comtesse éluda toutes les questions qu'il put lui faire, avec tant d'adresse & de gravité, qu'il n'osa lui rien déclarer des motifs qui l'engageoient à désirer de lire dans son ame. La conversation devint générale; & après quelques tours de promenade, les conviés prirent congé de Madame de Neufbourg.

Aussi-tôt que le Baron se trouva seul avec Madame sa mere, il s'empressa de lui demander quelle réponse elle avoit obtenue de Monsieur & de Madame de Cerni. La Baronne lui répondit, qu'elle les avoit trouvé favorablement dif-

posés pour cette alliance ; qu'à la vérité, Monsieur de Cerni avoit ajouté que Mademoiselle sa fille étoit encore bien jeune, & qu'il doutoit qu'elle fût elle-même déterminée à consentir de changer d'état ; qu'au reste il consuleroit son inclination, & auroit l'honneur de leur rendre dans quelque tems une réponse plus positive.

Le jeune Baron ne fut guères plus satisfait de la manière dont Monsieur de Cerni s'étoit expliqué sur ses dispositions au sujet de la demande que Madame de Neufbourg lui avoit faite, que de l'air réservé & sérieux que Mademoiselle de Cerni avoit observé dans la conversation qu'il avoit eu avec elle, & il en parut même assez piqué ; mais Madame sa mere lui représenta qu'il étoit naturel à une jeune Demoiselle bien élevée, de se tenir modestement sur la réserve

avec un jeune Cavalier curieux de pénétrer ce qui se passe dans son cœur ; & qu'à l'égard de la réponse de Monsieur le Comte de Cerni, elle n'avoit rien que de conforme à la prudence & au devoir d'un pere tendre , qui doit , avant de décider pour toujours du sort de sa fille , prendre le tems de connoître son gout & sa manière de penser sur un établissement , & de se consulter soi-même sur le choix qu'il lui convient de faire pour elle.

Le moindre soupçon fâcheux porte le trouble & la douleur dans l'ame d'un jeune Amant ; mais il suffit de l'être pour aimer à se flatter ; & les raisons qu'une mere tendre & insinuante emploie pour persuader un fils dont elle a la confiance , font aisément succéder le calme au dépit , & l'espérance à l'inquiétude. Le Baron résolut de s'armer de patience , & de redou-

bler ses soins & ses assiduités auprès de Mademoiselle de Cerni, pour se rendre plus digne de la réponse favorable qu'il espéroit obtenir. Il tâcha même, suivant le conseil de Madame sa mere, de calmer ou dissimuler au moins son impatience, pour donner à la jeune Comtesse & à ses parens le tems de le connoître, & de pouvoir prendre de l'inclination pour lui. Cette conduite lui réussit assez bien, & il eut la satisfaction d'être toujours reçu très-gracieusement de Monsieur & de Madame de Cerni. La politesse aisée qui regnoit dans tous ses discours, & les égards respectueux qu'il avoit pour Mademoiselle leur fille, obligerent aussi la jeune Comtesse à répondre à ses prévenances, de façon à ne lui point laisser connoître que ses visites & son entretien lui fussent desagréables.

Ces manières d'agir parurent au jeune Baron d'un bon augure pour sa tendresse ; son cœur se livra tout entier aux charmes de l'espérance ; & le plaisir de faire, aussi souvent qu'il le vouloit, sa cour à l'objet de ses vœux, le dédommageoit en partie du bonheur de savoir si son cœur & sa main seroient en effet le prix de sa constance.

Deux mois s'écoulerent de la sorte, sans qu'aucune réponse du Comte de Cerni mît fin à l'incertitude du succès des assiduités du jeune Baron. Le Comte n'avoit pas oublié la promesse qu'il avoit faite à Madame de Neufbourg de répondre plus positivement à sa demande ; mais ayant consulté l'inclination de Mademoiselle de Cerni, sa réponse avoit été, qu'elle le supplioit, en lui promettant la plus prompte & la plus parfaite obéissance à ses ordres, de ne point exi-

ger qu'elle perdit sitôt la satisfaction dont elle jouissoit, de se voir réunie à un pere & une mere qu'elle aimoit tendrement, pour passer dans les liens du mariage.

Monsieur & Madame de Cerni, qui n'avoient d'autre vue que de rendre leur fille heureuse, n'avoient pas jugé à propos d'insister davantage sur une proposition qui avoit paru l'affliger, & avoient laissé couler le tems, pour donner au jeune Baron le loisir de rétablir sa fanté, à laquelle une réponse prématurée auroit pu porter un préjudice considérable, & de mériter par ses soins & ses empressements, que Mademoiselle de Cerni y devint assez sensible, pour passer en sa faveur par-dessus l'éloignement qu'elle avoit paru avoir pour un établissement.

Les choses étoient en cet état, lorsque la jeune Comtesse, qui n'a-

voit pas manqué de donner à Madame la Baronne d'Austerlitz des nouvelles de son voyage & de son arrivée à Vienne, reçut une lettre de cette amie, écrite dans les termes les plus touchans, par laquelle elle l'affuroit de la continuation de son amitié pour elle, & de sa sensibilité aux marques qu'elle avoit eu la bonté de lui donner de la sienne par sa charmante lettre, la priant cependant de se dispenser de lui écrire de nouveau, parce que Monsieur le Baron d'Austerlitz & elle étoient à la veille de partir d'Italie, & d'aller savoir eux-mêmes de ses nouvelles à Vienne, où le mariage de son fils avec la Marquise de Tarczin exigeoit leur présence.

De quels mouvemens Mademoiselle de Cerni ne fut-elle point agitée à la lecture de cette lettre? Si son cœur fut satisfait du côté de l'amitié, un sentiment plus vif le

pénétra de douleur. L'amitié même, flattée par l'espérance de revoir bientôt une personne qui lui étoit chère, eut à souffrir de la tranquillité avec laquelle il paroissoit à la jeune Comtesse que Madame d'Austerlitz lui faisoit part d'une nouvelle aussi accablante pour elle, que celle du mariage du Marquis d'Arдона ; comme si la Baronne eût pu être assez instruite des impressions que la peinture seule d'un jeune Cavalier auroit été capable de faire sur le cœur de son amie, pour avoir dû pressentir la peine que lui causeroit une pareille nouvelle.

Accablée d'un événement qui lui sembloit devoir ôter toute espérance, la jeune Comtesse ne put cependant se résoudre à renoncer entièrement à l'idée de se faire aimer du Marquis, & de pouvoir même prétendre à posséder un  
bien



bien que la vivacité de son imagination la flattoit de n'avoir peut-être pas encore perdu sans ressource. *Seroit-il donc possible, se disoit-elle à elle-même, que je fusse assez malheureuse pour que le seul Cavalier dont le mérite m'auroit touchée, fut insensible à mes sentimens pour lui, au point de me sacrifier à une autre qui ne le connoitroit pas plus que moi, & ne seroit sûrement pas capable de l'aimer de même? Ah! si le sort favorable pouvoit offrir le Marquis à mes yeux, avant que ma rivale eut étalé ses attraits & ses richesses à sa vue, peut-être il ne verroit pas ma rougeur & mon embarras sans s'émouvoir; le trouble de mon cœur pourroit se communiquer au sien: que sais-je? il ne seroit pas impossible qu'il vint à m'aimer; il plaindroit du moins mon infortune; & le triomphe de la riche veuve ne seroit pas encore assuré.*

C'est ainsi que l'imagination des jeunes personnes toujours fertile & fecourable, cherche à les dédommager du malheur présent & réel, par l'idée d'un bonheur à venir & incertain. Mais si quelque réflexion plus juste vient porter dans leur ame la triste lumière de la raison, les espérances flatteuses s'évanouissent; les plus rians projets ne paroissent plus que de vaines chimères; la vérité reprend ses droits, & le songe se dissipe.

Mademoiselle de Cerni faisoit souvent l'expérience de ces vicissitudes de l'esprit, & passoit incessamment de la crainte aux désirs, & de l'espoir à la tristesse: toujours occupée de ces idées tumultueuses, elle étoit peu capable de prendre part aux plaisirs que Monsieur & Madame de Cerni cherchoient à lui procurer. Les honneurs séduisans qu'elle recevoit à la Cour

de l'Empereur, la pompe des spectacles, & la beauté des promenades la touchoient foiblement, & ne pouvoient dissiper l'ennui dont elle étoit accablée.

Un jour qu'elle se trouva à la première représentation d'un Opera, qui par sa nouveauté & la réputation de ses auteurs, avoit attiré un concours extraordinaire, les regards de la jeune Comtesse, se promenant indifféremment sur les divers objets qui se trouvoient à leur portée, s'arrêterent sur un jeune Seigneur qui paroissoit enchanté du plaisir de la voir, & n'avoit des yeux que pour elle. L'air de douceur & de noblesse qui regnoit dans toute la personne de cet aimable étranger, attiroit cependant l'admiration de toute l'assemblée; il étoit beau comme l'Amour, & sa taille déliée & bien prise lui donnoit un avantage infini sur tous les au-

tres Seigneurs qui étoient à ce Spectacle. Un charme séducteur s'empara de Mademoiselle de Cerni à la vue de ce jeune étranger ; elle s'en allarma , & voulut étouffer un sentiment plus vif que tous ceux que lui avoit inspirés l'idée avantageuse qu'elle s'étoit faite des graces & du mérite du Marquis d'Arдона ; mais plus elle prenoit sur elle pour dissiper l'impresion que la vue de l'étranger faisoit sur son ame , plus un pouvoir inconnu la pressoit de reporter sur lui ses tendres regards : dès qu'elle pouvoit s'appercevoir de l'inutilité des efforts qu'elle faisoit pour priver ses yeux du plaisir de le voir , elle se reprochoit comme un crime le penchant qu'elle sentoit pour lui , & les combats intérieurs qu'elle se livra à elle-même , furent si vifs , qu'elle en perdit entièrement connoissance.

Monsieur & Madame de Cerni, effrayés de cet accident, s'empressoient en vain à la faire revenir de son évanouissement, lorsque l'étranger vint leur demander la permission de faire respirer à Mademoiselle leur fille une liqueur extrêmement forte qui la tireroit sûrement d'affaire. Il n'eut pas plutôt présenté le flacon sous le nez de la jeune Comtesse, qu'elle soupira, & ouvrit les yeux; mais appercevant l'innocent auteur de son mal, elle les referma sur le champ, & la pâleur qui se répandit sur son visage, donna lieu de craindre pour sa vie. L'étranger, qui s'aperçut de l'effet que sa vue avoit fait sur elle, présenta le flacon à Madame de Cerni, & disparut. La liqueur rendit une seconde fois à la jeune Comtesse l'usage de ses sens: dès qu'elle fut un peu remise, on la porta dans le caros-

se, & à l'aide du flacon, on arriva sans autre accident à l'Hôtel; on coucha la malade sur le champ, elle reposa assez bien, & le lendemain se trouva beaucoup mieux, mais extrêmement fatiguée.

Le jeune Seigneur, qui s'étoit fait informer du nom de la Demoiselle qu'il avoit secourue, se présenta le lendemain à la porte de l'Hôtel de Cerni, & demanda si Monsieur le Comte & Madame la Comtesse étoient visibles. Quelle fut leur surprise d'entendre annoncer le Marquis d'Arдона, & de voir paroître l'aimable étranger! La jeune Comtesse crut que c'étoit un songe, & tous quatre resterent un moment immobiles.

Après les premiers complimens, le jeune Marquis présenta au Comte la lettre qu'il avoit reçue à Paris de Madame sa mere, à l'adresse de Monsieur & de Madame de Cer-

ni, par laquelle la Baronne d'Austerlitz leur demandoit, ainsi qu'à Mademoiselle de Cerni, l'honneur de leur bienveillance pour Monsieur son fils, & qu'en faveur de celui qu'il avoit de leur appartenir, ils voulussent bien lui permettre de leur aller souvent faire sa cour, en attendant que Monsieur son époux & elle fussent arrivés à Vienne, pour partager cet honneur avec le jeune Marquis.

Monsieur & Madame de Cerni, déjà prévenus en faveur d'un parent aussi aimable, & dont le zèle empessé avoit secouru Mademoiselle leur fille si à propos, lui firent mille caresses, & l'assurèrent qu'il n'avoit pas besoin d'une recommandation aussi puissante que celle de Madame la Baronne d'Austerlitz, pour obtenir toute leur amitié qui lui étoit dûe à si juste titre, & dont ils chercheroient avec

empressement à lui donner des marques en toute occasion. La jeune Comtesse reconnoissante, au dernier point, du service que lui avoit rendu le jeune Marquis, l'en remercia d'une manière si obligeante, qu'il n'eut pas lieu de douter qu'elle ne se fût apperçue du motif qui l'avoit fait voler à son secours. Toutes les réponses qu'elle lui faisoit, étoient assaisonnées de cette éloquence séduisante, qui nait de l'accord du ton & des inflexions de la voix, des regards & du sens détourné des termes que l'on emploie pour faire entendre ce que l'on n'ose dire. Sentir que l'on aime, & se flatter d'être aimé, quel charme! quelle volupté!

Le cœur du jeune Marquis, séduit par les amorces de l'espérance, se livroit entier aux douceurs de ces impressions, lorsque le Ba-



ron de Neufbourg, informé de l'accident arrivé la veille à Mademoiselle de Cerni, vint, d'un air vif & empessé, s'informer de l'état de sa santé, & donna lieu au Marquis d'Arдона de soupçonner la part qu'il y pouvoit prendre. Cette pensée ne fit qu'irriter la passion du Marquis, & le déterminer à employer tous ses efforts pour l'emporter sur ce rival, qui de son côté auroit peut-être pris autant d'ombrage de cet aimable Seigneur, s'il n'avoit appris, par la suite de la conversation, que le Marquis d'Arдона étoit un proche parent de Madame la Comtesse de Cerni, dont l'arrivée en Autriche étoit occasionnée par son prochain mariage avec la Marquise de Tarczin.

Si cet éclaircissement prévint l'inquiétude que la présence du jeune Marquis auroit pu causer à

Monsieur de Neufbourg, il rappella au Marquis & à la jeune Comtesse des idées capables de produire un effet bien différent sur leurs ames, & dont le fâcheux souvenir leur faisoit pressentir les difficultés extrêmes qu'ils trouveroient à parvenir au but qu'ils se proposoient l'un & l'autre ; que d'obstacles à surmonter ! Comment rompre des engagements pris par deux familles, & faire agréer à des personnes, déjà indisposées par cette rupture, d'autres neuds formés à leur insçu, & opposés à leurs vues ?

Le premier point étoit de gagner Monsieur & Madame de Cerini ; par bonheur, l'éloignement de la Marquise de Tarczin, qui étoit toujours à la terre de Madame la Comtesse de Tulln, sa mere, donna le tems au Marquis d'Ar dona de faire sa cour avec tant d'assiduité & de succès au Comte & à

la Comtesse de Cerni, qu'il eut lieu de se flatter de pouvoir s'en faire écouter favorablement.

Un jour que la compagnie étoit nombreuse à l'Hôtel de Cerni, l'occasion qu'il cherchoit depuis long-tems, d'entretenir la jeune Comtesse, sans risquer d'être entendu, s'étant présentée, il lui déclara qu'il ne pouvoit plus vivre, sans lui faire l'aveu du violent amour dont il brûloit pour elle, & sans la supplier d'agréer l'hommage qu'il rendoit à ses charmes. Il l'assura mille fois, de l'air le plus passionné & le plus respectueux, que le bonheur ou le malheur de ses jours dépendoit uniquement des dispositions de son cœur à son égard, & qu'il regarderoit la réponse dont elle l'honoreroit comme un oracle qui décideroit seul de toute sa destinée. *Que dites vous, Marquis*, répondit la jeune Com-

tesse, & que puis-je en faveur de vos sentimens pour moi, quand vous-même n'êtes pas libre de disposer de ce cœur que vous m'offrez? Il est destiné à une autre; une autre avoit des droits sur lui, avant même que le mien vous pût être connu; il est trop tard, Marquis; vous me flattez en vain de pouvoir ordonner de votre sort; ceux dont il dépend vont arriver, & vous arracher pour toujours à votre parente infortunée.

Les pleurs que Mademoiselle de Cerni ne pût retenir, en prononçant ces derniers mots, acheverent de le rendre le plus tendre & le plus fortuné des Amans: il lui jura mille fois une constance à toute épreuve, & qu'il perdrait plutôt la vie que de jamais consentir à vivre sous d'autres loix que celles qu'elle lui voudrait bien imposer; qu'en vain le Baron d'Austerlitz prétendoit disposer de sa

main, & qu'il fauroit bien trouver les moyens de s'affranchir du pouvoir tyrannique qu'il prétendoit exercer sur lui; enfin, il la supplia d'agrèer qu'il fit part à ceux dont elle tenoit le jour, de la résolution qu'il avoit prise de mourir plutôt que d'épouser la fille de la Comtesse de Tuln, & de tâcher de mériter par toutes sortes de respects & de services l'honneur & la félicité de resserrer encore, par les neuds sacrés du mariage, les liens dont la nature les avoit unis.

La jeune Comtesse étoit trop touchée pour pouvoir répondre; son silence & ses regards se faisoient assez entendre; & le Marquis faisant semblant de vouloir admirer le portrait de la Marquise de Ferrantino, prit la main de Mademoiselle de Cerni, & la serra tendrement, sans qu'aucune résistance de sa part lui donnât lieu de

craindre qu'elle s'irritât de la démarche qu'il avoit deffein de faire auprès de ceux dont elle avoit reçu le jour.

Dès le lendemain matin il se rendit à leur Hôtel avant que les Dames fussent éveillées, & demanda si Monsieur le Comte étoit visible : on le fit entrer, & Monsieur de Cerni, surpris de voir le jeune Marquis si matin, lui demanda quel vent favorable l'avoit conduit chez lui. Le Marquis, sans perdre de tems, lui déclara qu'un obstacle invincible s'opposoit à la conclusion du mariage projecté par le Baron d'Austerlitz ; qu'il lui auroit, & à Madame la Comtesse de Cerni, la plus parfaite obligation de vouloir bien se joindre à lui, pour représenter à Madame sa mere, dont l'arrivée étoit prochaine, l'impossibilité où il étoit d'exécuter ses ordres, en épousant la Marquise de

Tarczin ; que la passion la plus vive pour la plus aimable personne du monde , oppoſoit un obſtacle inſurmontable à cette union , & qu'enfin , il venoit le ſupplier d'agréeer qu'il aſpirât à l'honneur de devenir l'époux de Mademoiſelle de Cerni.

L'air reſpectueux & paſſionné dont le Marquis d'Ardonna accompagna ce diſcours , le fit écouter avec plaiſir par Monsieur de Cerni , qui lui répondit , qu'il lui faiſoit aſſûrément beaucoup d'honneur , & à Mademoiſelle de Cerni ; que s'il perſiſtoit dans les réſolutions dont il venoit de lui faire part , à l'arrivée de Madame ſa mere , ce ſeroit à lui à faire en forte d'obtenir d'elle qu'elle vou-  
lût bien ſe prêter à faire agréeer à Monsieur le Baron d'Auſterlitz une rupture ſi difficile , & enſuite la recherche de Mademoiſelle de Cerni ; qu'il ne doutoit point que Ma-

dame de Cerni n'en fût, comme lui, fort flattée; mais qu'il devoit sentir qu'il leur seroit impossible à tous égards de porter les premières paroles d'une négociation de cette nature.

Il falut souscrire à cette réponse pour ne pas risquer de déplaire, & passer par-dessus ce qui n'étoit pas entièrement conforme à la demande sur la manière d'entamer cette affaire, en faveur des dispositions favorables que le Comte avoit laissé voir par rapport à sa conclusion.

Le jeune Marquis entra dans les raisons de Monsieur de Cerni, lui fit mille remercimens des bontés & des conseils dont il venoit de l'honorer, & le pria de lui en accorder la continuation, & de vouloir bien disposer également Madame la Comtesse en sa faveur; ce que le Comte lui promit.

Dès



Dès que Monsieur d'Arдона fut forti, le Comte entra dans l'appartement de Madame de Cerni, & lui fit part de la conversation qu'il venoit d'avoir avec le jeune Marquis. La Comtesse y parut sensible, & dit à Monsieur de Cerni, qu'elle ne seroit point fâchée de voir le Marquis d'Arдона réussir dans ses entreprises; mais que ce n'étoit pas une petite affaire. Ils convinrent cependant qu'il étoit impossible de tarder davantage à répondre à l'honneur que Madame la Baronne de Neufbourg & Monsieur le Baron son fils leur avoit fait, & que si Mademoiselle de Cerni persistoit dans l'éloignement qu'elle paroissoit avoir pour le jeune Baron, il seroit juste d'en prévenir Madame de Neufbourg, & de l'engager à faire entendre raison à Monsieur son fils sur l'inutilité de ses poursuites.

Conformément à ce plan, Monsieur & Madame de Cerni représenterent à Mademoiselle leur fille, que l'éloignement, qu'elle avoit paru avoir pour un établissement, lorsqu'ils lui avoient fait part de la demande de Madame de Neufbourg, ne leur paroissoit fondé sur aucun motif capable de la déterminer à laisser échapper une occasion aussi favorable de faire une grande alliance, en épousant l'héritier des riches domaines de la maison de Neufbourg; que l'attachement que le jeune Baron leur avoit paru avoir pour elle, auroit dû obtenir quelque retour de sa part, & que, sans des raisons essentielles de se refuser à une proposition aussi flatteuse que celle que Madame la Baronne de Neufbourg leur avoit faite, il n'étoit pas naturel qu'elle fût plus long-tems contraire à un mariage ca-

pable de faire son bonheur, & celui du jeune Baron.

Mademoiselle de Cerni avoit le cœur extrêmement bon, & avoua ingénûment qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'être fort reconnoissante des soins que Monsieur de Neufbourg lui avoit fait l'honneur de lui rendre; qu'elle n'en étoit point ingrate, & que d'ailleurs le panchant que témoignoit pour lui des personnes à qui le respect & la plus tendre reconnoissance la rendoient entièrement soumise, seroit seul capable de la déterminer à la plus prompte obéissance, si elles lui ordonnoient d'accepter le Baron pour époux; mais que si la tendresse paternelle dont ils l'honoroiert, les engageoit à permettre qu'elle leur déclarât ses sentimens, l'unique grace qu'elle auroit à les supplier de lui accorder, seroit de ne la point

livrer au désespoir où la reduiroit sa soumission à leurs ordres.

Cette réponse, à laquelle le Comte & la Comtesse s'étoient bien attendus, fut décisive pour la tendresse de l'infortuné Baron. Madame de Cerni se chargea du soin d'en adoucir la rigueur à son amie, qui, voyant bien qu'il ne restoit aucune espérance à Monsieur son fils de parvenir au but qu'il s'étoit proposé, chercha les moyens de le préparer à la fâcheuse nouvelle qu'elle avoit à lui annoncer. Dans cette vue, la Baronne de Neufbourg prétexta des affaires extrêmement importantes à sa terre : elle parut si pénétrée de douleur de n'y pouvoir aller mettre ordre, ou d'être obligée de s'éloigner seule pour ne pas gêner l'inclination de son cher fils, en lui faisant interrompre, pour l'accompagner, le cours de ses assiduités auprès de

la jeune Comtesse, que le jeune Baron, touché de la peine excessive où Madame sa mere lui paroissoit être, lui offrit lui-même d'avoir l'honneur de la suivre, & de ne la point quitter pendant le tems qu'elle dit lui être nécessaire pour les arrangemens qu'elle avoit à faire dans ses domaines.

Dès qu'ils furent arrivés au Château de Neufbourg, le principal soin de la Baronne fut de mettre en œuvre tout ce qu'elle crut capable de dissiper son fils, & de le dédommager un peu de l'éloignement de sa chere Comtesse.

Elle imagina mille divertissemens, & y invita toute la noblesse de son voisinage. Ce n'étoit que parties de chasse, festins, concerts, bals, feux d'artifice; le gout & la magnificence, trop souvent divisés, sembloient s'être réunis pour embellir ces aimables fêtes; & la

nécessité d'en faire les honneurs contribuoit encore plus que l'amusement qu'elles étoient capables de procurer au jeune Baron à l'étourdir sur les tourmens de l'absence. La Comtesse de Tuln & la Marquise de Tarczin, étant voisines de la Baronne de Neufbourg, furent du nombre des Dames invitées à ces fêtes. La curiosité de connoître la Marquise dont Monsieur le Baron de Neufbourg savoit que le mariage avec le parent de la Comtesse de Cerni étoit prêt à se conclurre, l'engagea à faire plus assidûment sa cour à cette charmante Veuve qu'aux autres Dames qui composoient ces brillantes assemblées.

La Marquise de Tarczin étoit une beauté régulière, elle avoit autant d'esprit que d'attraits; & les hommages que les Palatins & les Seigneurs les plus distingués de la Pologne avoient rendus à ses

charmés, lui avoient inspiré une noble fierté qui en relevoit l'éclat, & que l'on ne pouvoit s'empêcher d'excuser dans une jeune Dame de son rang & de sa naissance.

La supériorité que tant d'avantages lui donnoient sur les autres Belles, & les attentions respectueuses du jeune Baron étoient bien capables de lui faire naître l'idée d'avoir enchaîné ce nouveau captif à son char. Dans cette pensée, elle reçut ses prévenances avec toutes les distinctions qu'autorisoient les égards dûs au fils de Madame de Neufbourg, chez qui elle se trouvoit; & tout prévenu qu'étoit le jeune Baron en faveur de Mademoiselle de Cerni, il ne laissa pas de sentir la différence infinie qu'il y avoit entre ses froideurs pour lui, & les procédés flatteurs de la Marquise de Tarczin. La facilité qu'il avoit de s'entretenir,

aussi souvent qu'il le désiroit, avec cette Dame, des bontés que Monsieur le Comte & Madame la Comtesse de Cerni avoient pour lui, & de la passion que Mademoiselle leur fille lui avoit inspirée, lui faisoit trouver mille charmes dans les conversations qu'il avoit avec la Marquise. Madame de Tarczin de son côté n'étoit pas fâchée d'apprendre du Baron quel étoit le Marquis d'Arдона, & lui faisoit, sans affectation, différentes questions sur sa personne & sur sa famille. Elle eut lieu d'être satisfaite de tout ce qu'elle put apprendre du Baron de Neufbourg sur toutes ces choses; il ignoroit que le Marquis d'Arдона fut son rival, il rendit justice à son mérite.

La jeune veuve étoit aussi bien éloignée de soupçonner que le Marquis d'Arдона, qui n'avoit quitté la France que pour venir s'attacher



à elle par des liens indissolubles, pût avoir d'autres pensées, & former d'autres vœux; cependant elle s'étonna de son peu d'empressement à la voir, & de la tranquillité avec laquelle il attendoit l'arrivée de Monsieur & de Madame d'Austerlitz, pour se faire présenter à Madame la Comtesse de Tuln. Mais la Marquise étoit trop haute pour ne pas dissimuler le dépit secret qu'elle ressentoit de l'indifférence que le Marquis d'Arдона paroissoit avoir pour elle.

Cependant la Baronne de Neufbourg s'occupoit toujours des moyens de préparer son fils à la réponse affligeante qu'elle avoit à lui apprendre. Les amusemens qu'elle avoit procurés au jeune Baron, depuis leur arrivée au Château de Neufbourg, n'avoient banni que pour quelques instans l'idée de la Comtesse de Cerni, dont il désiroit

toujours de revoir les charmes. Il vint dans l'esprit à la Baronne de profiter de l'occasion d'une Comédie mêlée de danses & de chants, dont les Seigneurs & Dames qui étoient chez elle devoient être eux-mêmes les Acteurs, pour faire pré-fager au Baron la douleur qu'il devoit ressentir. Elle envoya secrètement à Vienne une voiture avec un mot d'écrit pour une des plus célèbres Actrices de l'Opera, qu'elle engagea de paroître, sans être attendue, au milieu d'un divertissement de Bohémiens & de Bohémiennes qui devoit terminer cette Comédie, où le jeune Baron devoit jouer un rôle. La Baronne, après avoir suffisamment instruit cette Actrice du motif qui l'avoit déterminé à la prier de chanter dans ce divertissement, lui remit un air qui étoit, ainsi que les paroles, de sa composition, & la fit habil-

ler par une de ses femmes, dont elle connoissoit la discrétion, dans un déguisement semblable à celui des autres Dames qui devoient paroître en Bohémiennes.

La Pièce, qui avoit été plusieurs fois répétée, fut jouée de manière à faire grand plaisir à toute l'assemblée, sans que l'Actrice confidente sortît du cabinet, où la Baronne l'avoit cachée. Mais au moment que le divertissement commença, elle se mêla, à la faveur de son déguisement, avec les autres Bohémiennes qui entrèrent sur le Théâtre, & chacun fut surpris de lui entendre chanter les paroles suivantes, qu'elle adressa tendrement au jeune Acteur, pour qui elles avoient été faites :

Pourquoi d'une inutile attente,  
Tendre Amant, flatter votre espoir ?  
Non, n'espérez jamais de voir  
Couronner votre ardeur constante.

L'aimable objet, dont la beauté  
Vous a soumis à sa puissance,  
Peut-elle, par l'indifférence,  
Payer votre fidélité?

Imitez sa froideur extrême,  
Portez ailleurs vos desirs amoureux:  
C'est en changeant d'amour que l'on devient  
heureux,  
Quand on n'est pas aimé comme l'on aime.

Mon art m'apprend que votre cœur  
Souffre, dans ce moment, une peine cruelle;  
Mais l'Amour, ce charmant vainqueur,  
Doit vous faire brûler d'une flamme plus belle,  
Et vous faire jouir du plus parfait bonheur:  
C'est l'arrêt du destin qu'ici je vous révèle.

Ce morceau chanté avec ame  
par la célèbre Actrice, fit tout l'ef-  
fet que Madame de Neufbourg s'en  
étoit promis. Toute la compagnie,  
& sur-tout les Acteurs, qui con-  
noissoient mieux la Pièce qu'ils ve-  
noient de représenter, demeure-  
rent dans une surprise sans égale  
de cette apparition inattendue, &

du talent prodigieux de la Bohémienne. Le Baron surpris, confus, embarrassé, rougissoit, baïssoit les yeux, & ne pouvoit comprendre d'où lui venoit cette prédiction. Quoiqu'il lui fût impossible d'en percer le mystère, il en fut frappé, & s'en alarma vivement; il demeura immobile, & la Bohémienne disparut comme un éclair. Personne ne s'avisa de la suivre; chacun demandoit tout bas, quelle étoit cette aventure, & personne n'en pouvoit rien conjecturer qui parut vraisemblable.

Depuis ce jour le jeune Baron resta dans une mélancolie extrême; ce qu'il avoit entendu repassoit nuit & jour dans son esprit; son amour en tiroit un fatal augure; & la crainte d'être confirmé dans les soupçons qu'il formoit, l'empêchoit de les confier à Madame sa mere. Le silence qu'elle

gardoit aussi sur l'épisode qu'elle avoit ajouté à la Comédie, déterminâ le Baron à tâcher de s'éclaircir lui-même de son sort. Il supplia la Baronne avec instance de vouloir bien permettre qu'il allât faire un tour à Vienne, ne pouvant résister plus long-tems à l'envie qu'il avoit d'aller faire sa cour à Mademoiselle de Cerni. *Eh, quoi! mon fils*, lui répondit la Baronne, *vous voulez m'abandonner si vite, & la complaisance qui vous a déterminé à m'offrir de tout quitter, pour me suivre en ce Château, est déjà entièrement épuisée! Tout vous rit ici; chacun s'empresse à contribuer aux plaisirs qui nous y rassemblent. Quelles douceurs vous y seroient refusées, si vous vouliez en sentir le prix? Votre jeune Comtesse est-elle donc la seule personne aimable qu'il y ait au monde? & n' imaginez-vous rien de plus délicieux que de soupirer sans cesse*

*pour une beauté, dont la froideur n'est capable de ressentir aucune impression des feux dont on brûle pour elle? Quel fruit avez-vous tiré jusqu'à ce jour de vos soins & de vos soupirs? & de quel espoir ceux dont elle dépend ont-ils flatté votre amour? Croyez-moi, tâchez de triompher d'une passion qui ne serviroit qu'à troubler le repos de votre vie; est-ce à votre âge qu'on doit se piquer de constance, quand elle n'est pas payée du retour qu'elle mérite?*

Ces mots prononcés avec la plus tendre amitié, firent sentir au Baron la justesse de ses conjectures. Ses larmes qui couloient en abondance, exprimoient l'excès de sa peine. Il ne désira pas d'autre éclaircissement, & demanda à Madame de Neufbourg la permission de se retirer seul dans son appartement, pour tâcher de dérober à tous les yeux la douleur extrême dont il étoit pénétré.

Tandis que le cœur du jeune Baron étoit livré aux plus cruelles amertumes , & que Madame sa mere cherchoit tous les moyens capables d'apporter quelque soulagement à ses maux , Mademoiselle de Cerni , occupée de soins bien différens , ignoroit les tourmens que l'on souffroit ailleurs pour elle. L'arrivée de Monsieur & de Madame d'Austerlitz à Vienne ne permettoit plus au Marquis d'Ardena de retarder l'aveu qu'il avoit à leur faire de sa passion pour la jeune Comtesse. Le Baron d'Austerlitz n'avoit entrepris , dans un âge avancé , un si long voyage , que pour avoir la satisfaction de voir finir le veuvage de la Marquise de Tarczin , sa nièce , par son himen avec le fils de la personne du monde qui lui étoit plus chere : il paroïssoit avoir fort à cœur la conclusion de ce mariage , & le jour de



de se rendre à la terre de la Comtesse de Tulln étoit pris. Le jeune Marquis avoit gardé un profond silence à Madame d'Austerlitz sur l'éloignement qu'il avoit pour cette alliance, & sur son amour pour Mademoiselle de Cerni; mais cette tendre mere avoit conjecturé du peu d'empressement de son fils à voir celle qui lui étoit destinée, qu'il avoit peut-être le cœur pris pour quelque Dame Françoisise, quand il avoit reçu ses ordres de se rendre à Vienne. Il lui vint aussi en pensée que les affiduités qu'il avoit eues chez le Comte & la Comtesse de Cerni, lui avoient pu occasionner de l'inclination pour Mademoiselle leur fille, qui sur la peinture qu'elle se souvenoit bien de lui avoir faite de la figure & du caractère du Marquis, à la terre de la Marquise de Ferrantino, avoit paru s'intéresser véritable-

ment à la peine qu'elle souffroit alors de son éloignement. La Baronne, qui n'avoit eu en vue que l'avantage & la satisfaction de ce cher fils dans le projet de son mariage avec la nièce du Baron d'Austerlitz, ne put se résoudre à consentir à la conclusion de cette affaire, sans avoir éclairci les différens soupçons que lui avoit fait naître la froideur du Marquis d'Ardon pour la Marquise de Tarczin.

Pour parvenir à ce but, Madame d'Austerlitz, après avoir conjuré Mademoiselle de Cerni, au nom de la tendre amitié dont elles étoient unies, de lui répondre, avec toute la sincérité & la confiance qu'elle se flattoit de mériter de sa part, la pria de lui avouer si le Marquis lui avoit paru aimable, & quelle impression elle croyoit avoir fait sur son cœur : cette question embarrassâ Mademoiselle de

Cerni; elle voulut d'abord se dispenser de répondre, en paroissant surprise que la Baronne pût imaginer que Monsieur son fils, à la veille de former un engagement, fût capable de s'occuper d'autres pensées. Mais la Baronne l'ayant pressée de s'expliquer plus clairement, en l'assurant que son intention n'étoit point de forcer l'inclination de son fils, & que rien ne la flatte-  
roit davantage que d'apprendre qu'il eût été assez heureux pour mériter un retour favorable à ses sentimens pour une personne d'un mérite aussi distingué que celui de Mademoiselle de Cerni, la jeune Comtesse ne put se défendre d'avouer à cette tendre amie que le Marquis lui étoit cher, & qu'elle n'avoit pas attendu pour se déterminer en sa faveur qu'il lui eût déclaré la passion qu'il ressentoit pour elle, ni même qu'il se fût

offert à sa vue ; puisque depuis le jour qu'elle avoit appris d'elle-même de quel prix étoit son cœur , elle n'avoit cessé de désirer de pouvoir le rendre un jour sensible.

Madame d'Austerlitz ne fut pas peu surprise d'apprendre l'effet qu'avoit produit sur la jeune Comtesse la peinture qu'elle lui avoit faite du Marquis d'Arдона : elle en fut si flattée , qu'elle assura son amie qu'elle alloit agir de tout son pouvoir auprès de Monsieur le Baron d'Austerlitz , pour l'engager à trouver les moyens de rompre le mariage qu'il avoit projeté ; & qu'elle désiroit avec tant d'ardeur de contribuer au bonheur de deux personnes qui lui étoient si cheres , qu'elle ne trouveroit point d'obstacle insurmontable , quand il s'agiroit de parvenir au succès de cette entreprise.

Cette promesse remplit le cœur

de Mademoiselle de Cerni des plus douces espérances, & la reconnoissance la plus parfaite en fut le prix; mais quelle apparence qu'un projet aussi difficile à exécuter pût réussir? Le zèle ne voit rien d'impossible; la difficulté l'irrite; le mauvais succès le détruit. Madame d'Austerlitz, animée par la tendresse maternelle, & pressée par l'amitié, mit en usage tout ce que son imagination put lui fournir de moyens capables de faire résoudre le Baron à renoncer au projet du mariage de sa nièce avec le Marquis d'Arzona. Après l'avoir préparé par mille discours obligeans à la demande qu'elle avoit dessein de lui faire, elle lui laissa entrevoir l'embarras où elle étoit pour lui confier, sans risquer de lui déplaire, un secret qu'elle avoit peine à lui déclarer. Le Baron chercha à la rassurer, en lui disant qu'elle

n'avoit point à craindre de le desobliger en lui marquant sa confiance, lui promit de prendre en bonne part tout ce qu'elle pourroit avoir à lui apprendre, & la pria instanment de ne le pas laisser plus long-tems dans l'incertitude. La Baronne voulant profiter du désir qu'il avoit de savoir de quoi il pouvoit être question, lui dit, qu'elle ne pouvoit lui dévoiler ce mystère qu'il n'eût la bonté de lui promettre de lui accorder une grace importante qu'elle avoit à lui demander. La curiosité du Baron, irritée par la résistance de Madame d'Austerlitz, le détermina à lui protester qu'il n'avoit rien à lui refuser, & qu'elle étoit maîtresse de disposer à son gré de tout ce qui dépendoit de lui, ne désirant avoir d'autres volontés que les siennes.

Madame d'Austerlitz, enhardie

par ces promesses, n'hésita plus à lui avouer l'obstacle que la passion du Marquis mettoit à son mariage avec la Marquise de Tarczin, & supplia le Baron, avec les dernières instances, de faire en sorte que cette affaire pût prendre un tour favorable aux sentimens du jeune Marquis. Elle ajouta, qu'elle ne pourroit le voir contraint à faire une alliance, qui toute glorieuse qu'elle seroit pour lui, le seroit mourir de douleur, en l'arrachant à l'objet de son amour, sans ressentir elle-même la peine la plus dure, & suivre ce cher fils au tombeau. Ce discours, accompagné de quelques larmes, toucha sensiblement le Baron, qui aimoit éperdûment Madame d'Austerlitz; mais après lui avoir marqué toute sa sensibilité à la part qu'elle prenoit à la situation du cœur du jeune Marquis, il tâcha de lui faire com-

prendre l'impossibilité où il étoit de reculer , & la pria de trouver bon qu'il lui représentât la nécessité où le Marquis d'Ardonna se trouvoit de prendre sur lui pour se déterminer à voir ce mariage d'un autre œil , puisqu'il ne lui restoit aucune voie pour le rompre , après un si long voyage qu'on savoit avoir été entrepris dans cette vue , & après les paroles d'honneur qu'ils avoient eux-mêmes données par écrit , à la Comtesse de Tuln & à la Marquise de Tarczin , qui ne pourroient jamais leur pardonner l'affront qu'ils feroient à ces Dames , en manquant à des promesses si authentiques.

Le refus formel de consentir au mariage projeté , que Monsieur d'Austerlitz se crut obligé de faire à la Baronne , étoit fondé sur des raisons solides ; & le regret sincère qu'il lui témoigna de ne pas pou-



voir répondre à son attente, n'ayant plus la liberté du choix sur cette affaire, fit encore mieux sentir à Madame d'Austerlitz la justice de ses représentations. Elle ne put disconvenir que ce qu'elle désiroit ne fut susceptible de grandes difficultés; mais elle supplia Monsieur le Baron d'Austerlitz de vouloir bien y réfléchir encore, & tâcher de découvrir quelque moyen de prévenir toutes les suites funestes qu'il devoit prévoir d'un hîmen formé sous de pareilles auspices.

Monsieur d'Austerlitz auroit bien voulu pouvoir entrer dans les vues de la Baronne: il ne pouvoit d'ailleurs se dissimuler l'inconvénient de donner sa nièce au jeune Marquis d'Arдона, prévenu d'une autre passion; mais le Baron étoit fort sensible au point d'honneur; & il sentit que l'affront du refus que le Marquis feroit de la fille de la Com-

tesse de Tuln, sa sœur, réjailliroit sur lui. Ce motif l'emporta sur toute autre considération ; & tout ce que la Baronne put dire pour l'engager à changer le jour pris pour aller faire ensemble à Madame la Comtesse de Tuln la demande de la Marquise sa fille pour le jeune Marquis d'Arдона, ne put déterminer Monsieur d'Austerlitz à différer ce malheureux voyage. Il avoit pris son parti : il n'écoula plus ni plaintes, ni soupirs ; les prières de la Baronne furent inutiles ; ses beaux yeux versèrent en vain les larmes les plus touchantes ; rien ne put ébranler la résolution du Baron ; il demeura inflexible, & il falut se résoudre à l'accompagner à la terre de la Comtesse de Tuln.

Dans quel état Monsieur & Madame d'Austerlitz laisserent-ils le jeune Marquis & sa chere Comtesse ! Elle éprouva dans ce moment

fatal les mêmes tourmens que ses rigueurs avoient fait souffrir à l'infortuné Baron de Neufbourg : qu'il eût été bien vengé s'il eût été à portée d'être le témoin de sa douleur !

Ainsi le Dieu qu'on adore à Cythère,  
 Fières Beautés, vous fait à votre tour  
 Sentir le poids de sa colére :  
 C'est l'Amour seul qui peut venger l'a-  
 mour.

Tandis que le Marquis d'Arдона, désespéré du mauvais succès des efforts que Madame sa mere avoit tentés en faveur de sa tendresse, cherchoit à consoler Mademoiselle de Cerni par de frivoles espérances, que lui-même ne voyoit aucun jour de pouvoir former dans la conjoncture cruelle où ils se trouvoient, sa triste mere, forcée de souscrire aux volontés de son époux, approchoit avec lui du terme du voyage qui devoit mettre le comble aux maux de son fils,

& décider pour toujours de son fort. Arrivés au Château de la Comtesse de Tuln, Monsieur le Baron d'Austerlitz, après avoir présenté la Baronne à sa sœur & à sa nièce, leur fait part du sujet qui les amène, en priant la Comtesse de Tuln de vouloir bien agréer qu'une nouvelle alliance resserre les neuds qui attachent sa maison à celle de Madame d'Austerlitz, en recevant favorablement la demande qu'elle a l'honneur de lui venir faire de Madame la Marquise de Tarczin pour Monsieur le Marquis d'Ardoa, son fils.

*On ne peut être plus flattée, répondit Madame la Comtesse de Tuln, que je le suis, de l'honneur que nous fait Madame la Baronne de nous proposer une alliance aussi flatteuse. La naissance, les graces & le mérite de Monsieur le Marquis d'Ardoa nous font sentir tout le prix de l'offre de*

sa main ; mais tous ces avantages dédommageroient-ils une épouse vertueuse , & dont le cœur entier seroit à son époux , de voir brûler le sien d'une flamme qu'une autre qu'elle auroit eu le bonheur d'allumer ? La Marquise d'Arдона pourroit-elle se résoudre à voir d'un œil tranquile un bien qui lui seroit aussi précieux par la délicatesse de ses sentimens pour le Marquis d'Arдона , que par l'honneur qu'elle auroit de lui être unie des nœuds les plus saints , au pouvoir de la jeune Comtesse de Cerni ? car nous n'ignorons pas , Madame , de quelle douleur Monsieur votre fils seroit en ce moment pénétré , s'il pouvoit apprendre que ma fille fût disposée à recevoir sa main , & que je fusse capable de consentir à la livrer à la honte d'aimer sans espoir de retour. Non , nous ne serons point les auteurs de son tourment , & la Marquise de Tarczin m'est aussi chere que vous l'est ,

*Madame, ce fils, que rien ne nous doit forcer d'immoler aux vains égards dont mon frere pourroit s'épouvanter : notre honneur ne dépend que de nous ; & les paroles données peuvent être réciproquement rendues, sans que personne ait lieu de s'en offenser, lorsqu'il s'agit de prévenir le malheur de deux familles entières ; en un mot, si Mademoiselle de Cerni mérite l'amour du Marquis d'Arдона, le Baron de Neufbourg est digne de l'estime de la Marquise de Tarczin, & l'infortune de cet Amant a touché le cœur de ma fille ; il l'aime tendrement, & vous devez, Monsieur & Madame, approuver la résolution que j'ai prise de les unir par un heureux mariage. Je n'aurois pas permis que vous vous fussiez donné la peine l'un & l'autre de vous rendre à mon Château, si ce nouveau motif ne m'eût fait désirer avec passion l'honneur de vous y recevoir. Mandez, Madame, sur le*

*champ une nouvelle si consolante à Monsieur le Marquis d'Arzona, afin qu'il ait la satisfaction d'être le premier à en faire part à Mademoiselle de Cerni; agréez qu'ils sachent aussi la joie que Madame de Tarczin & sa mere ressentent de leur bonheur prochain.*

Jamais étonnement ne fut égal à celui que ces paroles causerent au Baron d'Austerlitz; il demeura muet, tandis que la Baronne embrassa mille fois, en pleurant de joie, Madame la Comtesse de Tuln & la jeune Marquise de Tarczin, en les assurant qu'elle conserveroit toute sa vie la plus parfaite reconnaissance des généreuses bontés dont elles l'honoroiént, & qu'elles vouloient bien étendre sur ses chers enfans.

La Baronne d'Austerlitz demanda ensuite la permission de se retirer un moment pour exécuter les

ordres de Madame de Tuln , en faisant part à son fils de la surprenante métamorphose de sa situation. Elle chargea aussi le courier d'un mot de lettre pour faire tenir à la Marquise de Ferrantino , par lequel elle la supplioit d'honorer de son consentement le mariage de son petit neveu avec sa petite fille.

Dès qu'elle fut rentrée , Madame la Comtesse de Tuln lui présenta , & à Monsieur d'Austerlitz , le jeune Baron de Neufbourg , qui leur confirma ce que Madame de Tuln leur venoit d'apprendre de l'heureux changement , qui du plus tendre des Amans l'alloit rendre le plus fortuné des époux , sous les loix de la jeune Marquise de Tarczin. Il joignit ses prières à celles des Dames , pour engager le Baron & la Baronne d'Austerlitz à lui faire l'honneur d'affister à la cérémonie de



de ses nocés, dont le jour fut  
avancé en leur faveur.

Enfin, ces deux Amans virent, en ce beau  
jour,

Le calme & les plaisirs succéder à l'orage;  
Et l'himen, couronné par les mains de l'A-  
mour,

Du plus tendre des Dieux fixa l'humeur vo-  
lage.

Le lendemain de cette brillante  
fête, Monsieur & Madame d'Auf-  
terlitz retournerent en diligence à  
Vienne, où la Baronne obtint sans  
peine le consentement de Mon-  
sieur & de Madame de Cerni au  
bonheur du jeune Marquis d'Ardo-  
na. La joie extrême qu'il en ressentit,  
fut un peu modérée par l'at-  
tente des dispenses nécessaires, que  
le Comte de Cerni obtint aisément  
de Sa Sainteté, qui l'honoroit  
d'une estime particulière.

Ce dernier obstacle levé, l'on  
ne songea plus qu'à terminer une

H

114 HISTOIRE, &c.

affaire si désirée, & dont le succès s'étoit déclaré au moment même que tout paroissoit désespéré. La réponse gracieuse que la Marquise de Ferrantino fit à la Baronne d'Austerlitz, acheva de rendre leur félicité parfaite; & Madame la Marquise d'Arдона est un témoin irréprochable de cette vérité constante, qu'ON NE PEUT AIMER SANS AVOIR VU.

F I N.





T  
Hd 2655

ULB Halle  
004 917 316

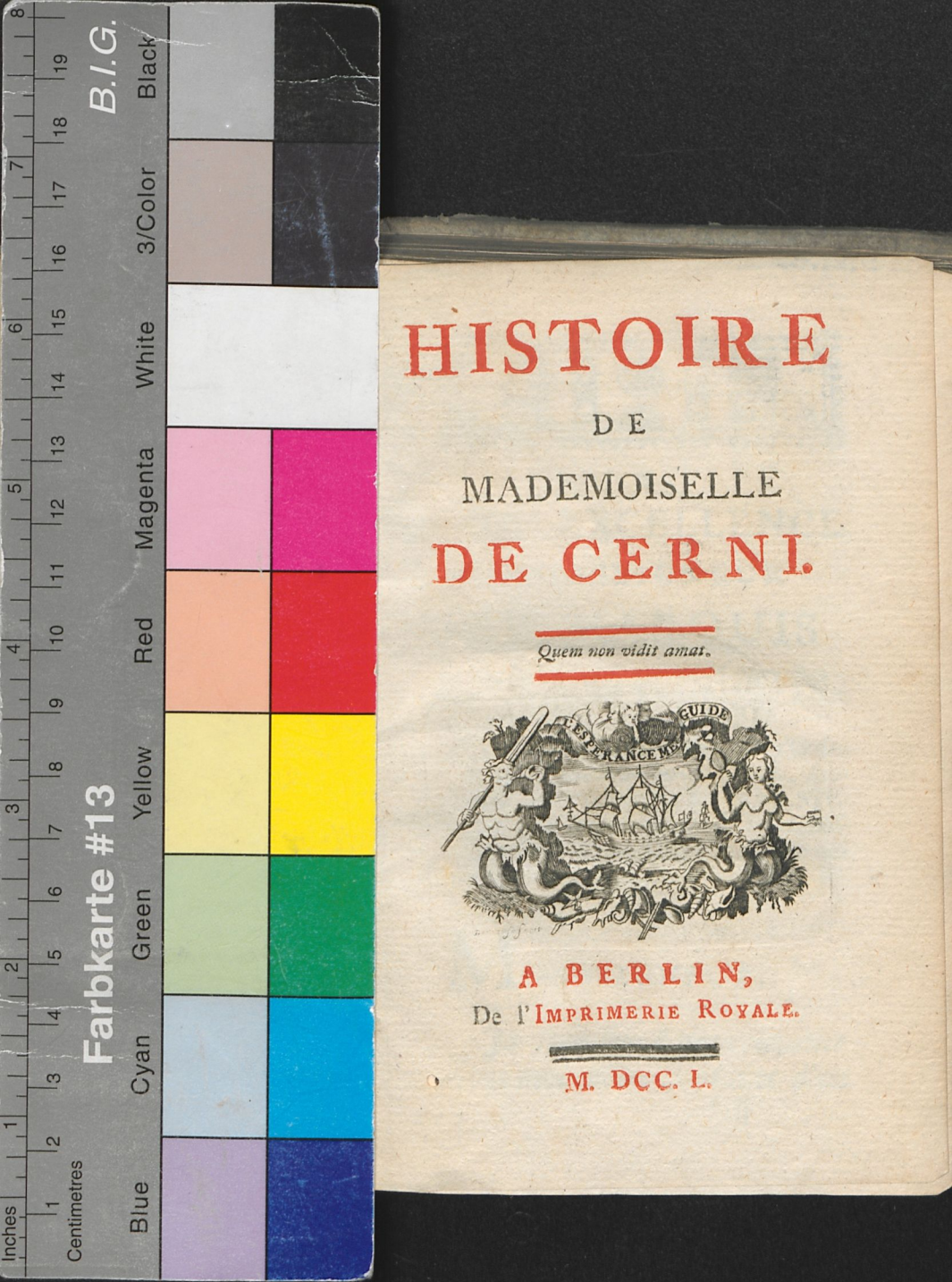


3

nc







B.I.G.

Farbkarte #13

Inches

Centimetres

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

# HISTOIRE

DE

## MADEMOISELLE

# DE CERNI.

*Quem non vidit amat.*



A BERLIN,  
De l'IMPRIMERIE ROYALE.  
M. DCC. L.

